

L'Essence des Ténèbres

1

Les essuie-glace battaient frénétiquement la mesure sous les trombes d'eau qui malmenaient le véhicule. Au loin, les premières lueurs de St. Marys se mirent à scintiller vaguement dans le pare-brise, derrière le ruissellement des gouttes de pluie.

L'appel du central le tira de ses pensées :

— Agent Elliott Cooper ?

— Lui-même.

— Vous allez prendre à droite à la prochaine intersection et continuer sur cette voie. Le lieu du contact ne va pas tarder à s'afficher sur votre GPS.

Il dut ralentir au point presque de s'arrêter tant les bourrasques de vent ébranlaient le tout-terrain ; pourtant un gros Chevrolet blanc, banalisé, qui lui avait été alloué pour les besoins de la mission. Arrivé au croisement, il bifurqua et laissa derrière lui les motels des abords de la ville. Les enseignes lumineuses qui clignotaient à intervalles réguliers s'effacèrent dans le rétroviseur les unes après les autres ; et avec elles, tout le confort dont il aurait pu profiter après la longue route qu'il venait de faire.

Le signal qui apparut sur l'écran du GPS indiquait un point isolé, situé dans les vastes étendues de forêt qui entouraient la ville de St. Marys, état de Pennsylvanie.

Il suivit l'itinéraire indiqué qui serpenta sur huit kilomètres à travers les vallées battues par la pluie, puis quitta la route pour s'engager sur une piste boueuse qui s'enfonçait dans les bois.

L'orage s'était atténué, mais la visibilité restait encore très mauvaise ; il n'y voyait pas au-delà de dix mètres devant le véhicule. À plusieurs reprises, les roues s'embourbèrent. Il manœuvra très lentement et dut sortir la tête par la fenêtre pour se diriger au mieux. Il avait déjà plus de quinze minutes de retard, et s'il restait bloqué là, il risquait une pénalité sur sa prochaine prime.

Il détestait la pluie.

C'était une chose plutôt normale pour un agent spécialisé dans les surveillances de terrain. Après douze années de bons et loyaux services pour les renseignements fédéraux, il attendait du ciel un peu de clémence, mais bien souvent, il avait eu l'impression que les nuages ne choisissaient de se déverser sur les campagnes que lorsqu'il entamait l'une de ses planques.

Il arriva au point de contact et dépassa le véhicule de l'agent qu'il devait rencontrer. Il rangea le 4x4 sur le bord de la piste inondée, enfila ses bottes, son imperméable, et rejoignit l'homme qui l'attendait sous un parapluie. Alors qu'il pensait reconnaître un visage familier, cet agent-ci se révéla être un parfait inconnu.

— La ponctualité n'est pas votre fort, on dirait.

Ils échangèrent une poignée de main formelle.

— Vous avez vu la météo ? lui retourna-t-il.

— Oui. J'ai vu la météo, répliqua froidement l'autre.

L'homme observa Cooper fixement une fraction de seconde. Derrière ses verres de lunettes couverts de buée, ses yeux trahissaient une certaine impatience. Cooper n'eut pas le temps d'analyser ses traits plus en détail. Il était jeune, la trentaine tout au plus, un peu rondouillard. Sûrement qu'il passait beaucoup de temps assis derrière un bureau.

— Allons nous mettre à l'abri, j'ai des pièces à vous donner, dit l'agent.

Il lui emboîta le pas vers son véhicule ; un autre Chevrolet Suburban, tout aussi blanc et tout aussi banalisé. Le FBI ne faisait pas dans l'originalité de ce côté-là.

Une fois à l'intérieur, l'homme essuya méticuleusement ses lunettes et sortit de la boîte à gants une chemise noire plastifiée, frappée du sceau des services fédéraux.

— Voilà le dossier complet, avec une mise à jour. Je vous laisserai le soin de l'étudier plus tard. On a dû vous informer de la teneur de votre mission.

— Oui. J'ai tout ce qu'il me faut, lui répondit Cooper en feuilletant rapidement le contenu de la chemise, je vois à peu près ce qui m'attend, agent... ?

— ... Agent Reynolds.

— Très bien. Je ne vais pas vous retenir plus longtemps, agent Reynolds. Vous avez certainement une longue route à faire.

Il ferma le dossier et le glissa dans son imperméable.

— Effectivement, je retourne à New York.

Il le salua d'un geste et ouvrit la portière pour sortir.

— Conduisez prudemment, Reynolds, ils ont annoncé que la tempête continuait par là où vous allez.

— Je passerai la nuit dans un motel si ça se gâte.

— Bonne route.

— Merci. Bon courage à vous, agent Cooper.

Cooper ferma la portière et regagna son véhicule.

Le ciel déjà sombre s'obscurcissait encore avec le jour qui déclinait. La lune faisait de brèves apparitions entre les énormes masses de nuages qui filaient rapidement. Sa lueur blafarde couvrait les bois pendant quelques secondes puis disparaissait à nouveau dans les ténèbres qui s'installaient. La forêt était peu à peu absorbée par l'obscurité. Les grands arbres muets agitaient désespérément leurs branchages dans le vent glacé. S'il avait pu parler leur langage, pensa-t-il, peut-être lui auraient-ils révélé les faits sinistres dont ils avaient été les témoins.

Au cours des cinq derniers mois, la paisible ville de St. Marys avait été frappée par une série d'événements des plus terribles : plusieurs disparitions inexplicables, cinq au total, s'étaient succédé. La petite ville, qui comptait douze mille âmes, avait tout entière basculé dans l'angoisse. Ces disparitions auraient pu être

rationnellement acceptées par les habitants de St. Marys s'il ne s'était agi de jeunes enfants. Toutes les victimes étaient âgées de trois à cinq ans. Les rumeurs les plus sordides s'étaient répandues face au silence des forces de police. Les investigations menées par le capitaine Sherman n'avaient rien donné ; pas le moindre indice n'avait pu être relevé. Même si le terme d'*enlèvements* n'avait pas été officiellement prononcé, ces disparitions consécutives ne pouvaient pas être des coïncidences. Depuis trois semaines, le FBI avait relayé la police et repris la charge des enquêtes.

Il alluma le chauffage, bascula le siège passager en arrière et s'y installa le plus confortablement qu'il put. Il prit le temps de se servir un café, du moins ce qu'il restait au fond de sa bouteille isotherme. Il hésita à aller chercher son réchaud dans le coffre mais se ravisa, estimant la boisson suffisamment tiède pour être bue. Les premières fiches du dossier qu'il venait de parcourir avaient accaparé son esprit.

Le 9 juin de cette année 2017, madame Madeline Jones, mère du petit Ryan, âgé de trois ans et cinq mois, se rend avec son enfant chez une amie, Abigail Harris, pour y passer l'après-midi.

Les deux filles de madame Harris, âgées de douze et quatorze ans, sont chargées de surveiller le petit Ryan qui joue avec elles dans le jardin clos de la demeure des Harris. L'après-midi est ensoleillé. Les deux mères discutent scolarité et éducation autour d'une tasse de thé sur la terrasse, non loin des trois enfants qui s'ébattent. Vers 15 h 30, madame Jones voit les deux filles passer en courant devant la terrasse. Elle cherche son fils du regard, mais ne le voit pas alentour. Interrompant alors la discussion avec son amie, elle se lève pour demander aux filles où est son petit. Elles lui répondent en souriant qu'ils jouent à cache-cache.

Le petit Ryan ne fut jamais retrouvé.

Il porta le mug à ses lèvres. Le café était maintenant complètement froid. Il le posa machinalement sur le porte-boissons sans le boire et revint à sa lecture.

Le 20 juin suivant, les nurses de la garderie de Maurus Street organisent une « après-midi collecte de fleurs » dans les champs environnants. À 16 h 30, lors du retour à l'établissement, la petite Iris Winkler, âgée de cinq ans, manque à l'appel.

Le 6 juillet, aux environs de 10 h du matin, Sean Watson, trente-huit ans, gare son pick-up sur le parking du Dave's Saw Shop, un magasin d'outillage où il a laissé sa tondeuse en réparation. Lorsqu'il en ressort, huit minutes plus tard, son fils Jaden, quatre ans, n'est plus dans le véhicule.

Sean Watson ne parvient pas à se contenir après avoir signalé la disparition de son fils. Dans l'heure qui suit les faits, il contacte les parents des autres enfants disparus et forme avec eux un collectif comptant presque une centaine d'habitants déterminés à agir. Sous la pression des parents, le capitaine Sherman organise aussitôt une battue qui a lieu le jour même. Elle rassemble presque huit cents personnes, agents de police et pompiers compris.

Quarante-huit heures plus tard, le dispositif a couvert un rayon de quinze kilomètres autour de la ville. Les recherches ont été vaines.

Le 18 août, à 3 h 22 du matin précisément, Cassandra Elmer, visiblement en état de panique, franchit la porte du poste central de police de St. Marys, accompagnée par son mari. Elle déclare avoir été réveillée en sursaut au cours de la nuit par son jeune fils Christopher, quatre ans et huit mois, qui l'a appelée en hurlant... Lorsqu'elle a accouru jusqu'à sa chambre située au premier étage de la maison, la fenêtre était grande ouverte et l'enfant n'était plus dans son lit, ni nulle part ailleurs.

Tiré de son sommeil, le capitaine Sherman en personne enregistra la déposition de Cassandra Elmer. Les faits survenus cette nuit-là chez les Elmer ne pouvaient que confirmer l'hypothèse d'enlèvements ; toutefois, Howard Sherman préféra garder les circonstances de cette disparition confidentielles. Il s'agissait avant tout de ne pas affoler plus encore la population de St. Marys, dont le trouble grandissant menaçait de causer des débordements que le capitaine et ses hommes auraient eu du mal

à gérer. Dès l'aube, ce dernier mobilisa une nouvelle fois tous ses effectifs pour une seconde grande battue. Celle-ci rassembla en tout mille sept cent vingt-huit volontaires.

Cette fois encore, aucun enfant ne fut retrouvé.

La pluie s'était remise à tomber violemment. Les rafales de gouttes martelaient la tôle du Chevrolet sans discontinuer. Il s'enveloppa dans son imperméable et sortit pour aller chercher le réchaud dans le coffre. Il avait besoin d'un autre café. Un café chaud, cette fois.

La nuit allait être longue.

Cooper aimait les débuts d'enquête, cette sensation de plonger dans l'inconnu, vers un lieu incohérent, où le moindre élément pouvait être interprété, *le point zéro*... là où tout avait commencé, à partir duquel il fallait tout reconstruire. Alors, sur cette scène improbable, dressée sur des déductions incertaines, se dessinaient les premiers indices tangibles, comme des acteurs qui sortaient de l'ombre, chacun leur tour, pour donner une représentation muette, fractionnée, de la réalité des faits.

Protagonistes amputés d'un théâtre de pantomime mortuaire.

Il fallait alors, très précautionneusement, sans omettre le moindre rapprochement, la plus infime similitude qui pouvait les lier, manipuler ces éléments de la plus habile des manières.

Cooper était devenu un orfèvre à ce jeu. Il maîtrisait parfaitement l'art de la *trame dissimulée*. Cette réalité souterraine sentait si fort la terreur et la mort qu'elle finissait tôt ou tard par remonter à la surface, comme un cadavre bleui et boursoufflé. Le temps pouvait réaliser cela. Le temps pouvait résoudre tous les mystères. Mais l'enquêteur était justement là pour devancer le temps.

Les hommes du capitaine Sherman avaient fait du mieux qu'ils avaient pu pour déceler des éléments qui auraient fait de ces disparitions des enlèvements. Mais bien que cela semblât évident pour tous, rien, absolument aucune preuve tangible, ne vint confirmer cette hypothèse.

Le délicieux parfum de l'Aguadas qu'il s'était concocté emplissait le véhicule. Quand il le pouvait, Cooper aimait prendre son temps. Il se cala à nouveau dans le siège et dégusta son café, laissant pendant quelques minutes infuser en lui les informations qu'il venait d'intégrer.

À ce stade de l'enquête, ces disparitions restaient des disparitions. Toutefois, les faits parlaient d'eux-mêmes. Il était techniquement possible d'aborder chaque cas en le dissociant des autres, comme s'il n'y avait eu aucun lien entre eux. Mais ce processus d'investigation ne servait justement qu'à prouver, tôt ou tard, l'existence d'*un lien évident*. Certains agents étaient chargés, dans ce genre d'affaires, d'aborder systématiquement l'enquête en suivant ce processus. Si Cooper se retrouvait à plus de dix kilomètres de St. Marys, au cœur de ces forêts, et sous ce déluge de fin des temps, c'était pour une raison particulière.

Une pièce du dossier était restée jusque-là confidentielle.

Posée sur le siège passager, la pochette plastique opaque que venait de lui remettre l'agent Reynolds attendait d'être effeuillée. Il termina de siroter son café, reposa le mug et, savourant l'instant, descella l'enveloppe pour en lire le contenu.

Le 27 septembre qui suit les quatre premières disparitions – le FBI est alors investi de l'affaire St. Marys depuis huit jours – Garrett Pearson et sa femme Kaitlyn, accompagnés de leur fils de cinq ans, Timothy, se rendent chez les parents de madame Pearson pour y dîner. Ceux-ci habitent une maison située au nord à l'écart de la ville. Vers 22 h, le repas de famille se termine, les parents et leur fils regagnent le véhicule pour rentrer à leur domicile.

Il est 23 h 40 quand un conducteur alerte les pompiers : un véhicule est en flammes sur la chaussée de la North Fork Road. Arrivés sur place, les services de secours ne peuvent que constater la mort des occupants du véhicule. La police, prévenue, appelle aussitôt le FBI qui envoie plusieurs agents sur place.

L'équipe scientifique sort de la carcasse fumante deux corps carbonisés qui, grâce au numéro d'immatriculation du véhicule, sont identifiés comme étant ceux de Garrett Pearson, trente-cinq

ans, employé de banque à St. Marys, et Kaitlyn Pearson, vingt-neuf ans, mère au foyer. L'un des agents constate sur le registre d'état civil qu'ils sont père et mère d'un jeune enfant.

Moins de trente minutes plus tard, les grands-parents du jeune Timothy, informés du drame, certifient que leur petit-fils est bien reparti en voiture avec son père et sa mère après le dîner de famille.

Pourtant, seuls les corps de Garrett et Kaitlyn Pearson sont retrouvés dans l'automobile incendiée.

La question qui se posa alors fut de déterminer dans quelles circonstances le petit Timothy avait pu quitter le véhicule. La première hypothèse fut celle de l'accident, au cours duquel l'enfant avait pu être éjecté de la voiture.

Après être sortie de la route, celle-ci avait terminé sa course contre un arbre en contrebas. L'avant droit de la Lexus était effectivement enfoncé. Cependant, un agent remarqua immédiatement que l'impact n'était pas celui qu'une telle sortie de route aurait pu causer. Les dégâts à l'avant de la voiture étaient mineurs et indiquaient une vitesse réduite du véhicule lorsqu'il avait percuté l'arbre. L'agent déduisit aussi que la force du choc n'avait donc pas été assez violente pour sectionner le circuit de carburant et enflammer l'automobile.

L'analyse des restes de la Lexus ne tarda pas à confirmer ces déductions.

Cooper se laissa bercer quelques instants par le balancement du 4x4 sous les bourrasques de vent. La pluie s'était arrêtée pour un temps. Les décharges de foudre continuaient au loin, derrière les collines. Leurs grondements arrivaient à ses oreilles après plusieurs longues secondes, assourdis, comme si la tempête se trouvait maintenant contenue dans une petite boîte rembourrée de coton.

Les portières du véhicule étaient restées verrouillées et aucune vitre ne s'était brisée. La possibilité de l'enfant éjecté était donc exclue. Il était encore plausible qu'il soit descendu de la voiture

après l'impact, juste avant que celle-ci ne s'enflamme, et qu'il ait erré, en état de choc, jusqu'à se perdre dans les bois.

Dans ce cas, pourquoi Garrett et Kaitlyn Pearson n'avaient-ils pas quitté le véhicule eux aussi ? La violence de l'impact avait-elle pu leur faire perdre connaissance ? Non, puisque le choc avait été minime. De plus, tous deux avaient été retrouvés dans leur siège, ceinture de sécurité attachée. Aucun système d'air bag ne s'était déclenché.

Vingt-quatre heures après l'extraction des deux corps calcinés, le service d'analyse médico-légale rendit son rapport d'autopsie : la mort des Pearson n'était pas due à l'incendie de leur automobile, et leur système respiratoire ne faisait état d'aucune contraction qui aurait pu être causée par une asphyxie.

Leur cœur s'était arrêté de battre avant que le feu ne ravage le véhicule.

Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : cet accident était une mise en scène. Quelqu'un, ou plusieurs individus, avait volontairement causé la mort de Garrett et Kaitlyn Pearson. L'enfant avait été emporté avant que la voiture ne soit livrée aux flammes.

Des traces de pas avaient été relevées autour de la Lexus, mais il fut difficile pour les techniciens de l'équipe scientifique de distinguer les empreintes suspectes de celles laissées par les secours d'urgence qui étaient arrivés sur les lieux avant le FBI. Les pluies diluviennes qui tombaient cette nuit-là encore avaient rendu impossible l'intervention de chiens. Les analyses montrèrent que les empreintes étaient celles de trois personnes de corpulence moyenne. Les traces relevées disparaissaient dans les bois, en direction du nord. Il ne faisait aucun doute que l'enlèvement de Timothy Pearson était lié à ceux de St. Marys.

Il émanait de ce début d'enquête un mal indicible que l'agent Cooper, bien qu'aguerri, percevait d'une façon viscérale. Une impression vraiment très inconfortable, qu'il n'avait pas l'habitude de ressentir. Il passa aussitôt à la page suivante, comme pour chasser la question glaçante du mobile des tueurs, et réprima difficilement un profond sentiment de haine.

— Putain de psychopathes, laissa-t-il échapper entre ses dents.

Le document qui apparaissait sur le dernier feuillet du dossier était une carte. Il connaissait bien ce genre de pièce. La photo satellite comprenait un périmètre de cinquante kilomètres de rayon autour de St. Marys. La partie nord du cercle, une zone entièrement couverte par les forêts, était délimitée par un surlignage rouge. Il s'agissait du secteur sur lequel il allait devoir opérer.

La dernière page concluait en énumérant ses objectifs de mission : surveillance stratégique de la zone, prélèvement d'éléments, détection et rapport de toute activité humaine sur la zone, recherche, intervention et interpellation de toute personne pouvant être impliquée, neutralisation si nécessaire.

Il parcourut le texte sommairement et referma le dossier.

Il savait parfaitement ce qu'il avait à faire.

Si ses supérieurs l'avaient désigné pour cette mission, c'était parce qu'il était l'un des meilleurs agents qualifiés pour ce genre de travail, l'un des plus fins limiers du FBI.

Et s'ils lui avaient confié la charge d'opérer sur ce secteur, c'était certainement parce qu'ils étaient convaincus que les individus qui avaient participé aux enlèvements de St. Marys se trouvaient encore cachés quelque part dans ces forêts.